

HISTOIRE LITTÉRAIRE.



MALHERBE.

(Explication de l'énigme historique.)

Lorsque le Tasse vint à Paris, en 1571, la France n'eut à lui opposer que Pierre Ronsard. Les deux poètes lièrent amitié ensemble, et on les vit échanger publiquement des témoignages d'estime. La distance qui séparait ces deux hommes se peut mesurer aujourd'hui par l'oubli où l'un des deux est tombé; cependant le plus grand, fort mal protégé par le cardinal d'Este, empruntait un écu pour aller dîner, tandis que le plus petit, comblé de bénéfices, pensionnaire de Charles IX et de la reine-mère, menait une vie fort heureuse. Leur commerce ne dura pas longtemps: le premier retourna bientôt à Ferrare, où l'attendaient les persécutions du duc Alphonse; le second se retira dans son abbaye de Saint-Cosme, en Touraine, pour y mourir paisiblement. A l'époque de cette rencontre, la poésie italienne approchait de son déclin; les lettres françaises, au contraire, commençaient à naître. L'un des deux poètes avait au service de sa pensée la langue la plus parfaite et la plus civilisée du monde; l'autre parlait un idiome incorrect, sans règles déterminées, et dont il retarda lui-même le développement en y introduisant tout un vocabulaire de pédagogie emprunté au grec et au latin.

Après le style gaulois de Rabelais et de Clément Marot, celui de Ronsard était une véritable déviation. La langue faisait fausse route; il fallait qu'un écrivain ferme et courageux entreprît de la ramener dans son chemin. Cet honneur était réservé à François Malherbe, et la fameuse exclamation de Boileau: « Enfin Malherbe vint! » témoigne que la langue de Pascal et de Molière avait fait une maladie dans son adolescence et couru un danger sérieux. S'il fût né cinquante ans plus tard, Malherbe, effacé par les hommes de génie du dix-septième siècle, n'aurait pas même obtenu le titre de poète; à peine son nom serait-il arrivé jusqu'à nous. Mais il eut le bonheur de venir à propos, et il doit sa réputation aux services qu'il a rendus à la langue française bien plus qu'à son talent.

François Malherbe naquit à Caen, vers l'année 1556, sous le règne de Henri II, un peu avant l'abdication de Charles-Quint et le traité de paix entre la France et l'Espagne. Il était de l'illustre maison de Malherbe-

Saint-Aignan, dont un des chefs accompagna en Angleterre Guillaume le Conquérant. Moréri et après lui tous les biographes ont ajouté que cette maison était tombée si bas, en France, que M. de Malherbe le père remplissait l'office d'assesseur à Caen. Cela était bon à dire avant la révolution de 1789, mais de notre temps, on ne trouverait pas que ce fût descendre si bas que d'occuper la seconde magistrature d'une grande ville.

Depuis saint Louis jusqu'en 1692, les maires des villes de France étaient élus par la bourgeoisie, ainsi que leur assesseur, sauf confirmation du roi. Ils assistaient aux états de leur province, convoquaient les assemblées en l'hôtel de ville, administraient les biens de la commune et rendaient la basse justice. L'assesseur portait la robe rouge comme le maire et jouissait des mêmes privilèges. Du temps de Moréri, on pouvait considérer ces utiles fonctions comme indignes de l'illustre maison de Saint-Aignan; mais aujourd'hui on estime autant M. de Malherbe le père de les avoir acceptées que s'il eût passé sa vie dans quelque château seigneurial à chasser la grosse bête. La modeste fortune qu'il a laissée à son fils prouve encore qu'il avait administré avec probité les biens d'une ville riche, et que par conséquent il était honnête homme, ce qui ne nuit pas plus à l'éclat d'une famille que d'avoir eu un combattant à la bataille d'Hastings.

Ce fut donc dans une simple maison de Caen que le poète Malherbe ouvrit les yeux à la lumière. M. l'assesseur ne négligea rien pour l'éducation de son fils, puisqu'il l'envoya en Allemagne étudier jusqu'à dix-sept ans à l'Université de Heidelberg. Le jeune François revint de là fort instruit; mais au lieu de s'enflammer, comme on le fait aujourd'hui, pour les littératures étrangères, il en conçut plus d'amour pour la langue et les lettres de son pays. Les guerres de religion déchiraient alors la France. M. de Malherbe le père, poussé sans doute par une générosité chevaleresque, choisit précisément l'époque de la persécution des huguenots et du massacre de la Saint-Barthélemy pour se faire calviniste. Tallemant des Réaux assure que François Malherbe eut un mortel déplaisir du changement de religion de son père; mais cela ne paraît guère vraisemblable lorsqu'on songe à l'esprit un peu sceptique du poète, à la tiédeur de sa foi et aux remontrances de ses amis pour le décider à accepter en mourant les consolations de l'Église. Quoi qu'il en soit, il demeura fidèle catholique, et même il embrassa le parti de la Ligue jusqu'à l'avènement de Henri IV au trône de France. Lors de la bataille d'Arques, la ville de Caen tenait pour les Guises; Malherbe, à la tête d'un détachement, poursuivit M. de Sully l'épée dans les reins, sur la route de Rouen, ce qui

explique pourquoi dans la suite le ministre des finances ne lui voulut point donner de pension.

Si sa vocation n'eût pas été pour les lettres, Malherbe aurait pu faire un beau chemin dans la carrière des armes. Son caractère ferme, opiniâtre et peu sensible, lui eût fourni les qualités nécessaires à l'homme de guerre; mais à cause des conditions toutes particulières où il trouva la poésie et la langue, ces qualités, ordinairement inutiles à l'écrivain, tournèrent au profit des muses françaises; il ne se contenta pas de les adorer, il combattit pour elles et consacra sa vie entière à leur défense, avec le dévouement d'un redresseur de torts et la vigilance d'un gendarme.

A dix-huit ans, Malherbe suivit dans le gouvernement de Provence, en qualité de secrétaire, le duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II. A vingt-six ans, il épousa Madeleine Corriolis, fille d'un président au Parlement d'Aix et veuve d'un magistrat de la même ville. Il en eut trois enfants: une fille, morte à six ans de la peste; un autre enfant qu'il perdit en bas âge, et un fils, dont nous dirons plus loin la fin tragique. Le duc d'Angoulême, grand prieur de France, avait la faiblesse de vouloir rimer, et Malherbe, qui ne savait flatter personne, censurait hautement les vers de son protecteur. Le grand prieur ne s'en fâchait point, mais il crut voir dans cette sévérité un parti pris de taquinerie et de critique. Un jour, il remit un sonnet de sa composition à Dupérier, en le priant de montrer ce sonnet à son secrétaire, sans en nommer l'auteur. A peine Malherbe y eut-il jeté un regard, qu'il dit à Dupérier: « Ce sonnet ne vaut ni plus ni moins que ceux de M. le grand prieur. » En 1586, le duc d'Angoulême fut tué d'un coup de poignard par un capitaine italien, qu'il avait lui-même frappé de son épée, ce qui prouve que ce prince n'était pas aussi patient avec tout le monde qu'avec Malherbe. Notre poète, ayant perdu son protecteur, se rendit à Paris. Peu de temps après, M. Du Perron, alors évêque d'Evreux, parla de lui au roi. Des Iveteaux, homme d'esprit et original, présenta Malherbe à Henri IV, qui lui promit une pension; mais soit par rancune, soit par avarice, M. de Sully rendit nulle la bonne volonté du roi. La pension ne fut jamais réglée. M. de Bellegarde se chargea de pourvoir aux besoins du poète, en lui donnant mille livres de traitement, avec la table, le logement et un des chevaux de son écurie.

Une fois établi à Paris, Malherbe, déjà connu par trois ou quatre pièces de vers remarquables, se vit recherché par tout ce qui aimait les lettres. Autour de lui vint se grouper une pléiade de beaux-esprits et de rimeurs qui le proclamèrent leur maître et auxquels il apprit l'art de parler pure-

ment avant de prétendre à celui de bien dire. Son petit logement devint une académie de huit ou dix personnes, où l'on s'occupait autant de grammaire que de poésie. Un mot, un tour de phrase que le maître ne trouvait pas empreint du génie particulier de la langue française, était jugé, soumis à un examen rigoureux et décidément condamné. Sans autre publicité que la conversation, ces arrêts étaient ensuite répandus dans le monde lettré par les amis de Malherbe, qui tous avaient une certaine autorité. Ces disciples étaient le marquis de Racan, devenu célèbre à son tour, M. Ivrande, page de la grande écurie, faiseur de bons mots, les poètes Maynard, Touvant et Colomby, et Du Moustier, le peintre de portraits. On regrette de ne point voir dans ce cénacle Mathurin Régnier; mais la muse indépendante, railleuse et libertine du satirique Mathurin ne pouvait se laisser mettre les menottes par une coterie de grammairiens et de puristes. Régnier se moquait de Malherbe et de ses amis, et tournait en ridicule leurs raffinements de linguistique. Il était vraiment poète, et pensait avec raison que la langue devait obéissance à lui et à ses pareils.

On laissa donc Mathurin Régnier suivre avec honneur le chemin qu'il s'était tracé. Pendant ce temps-là, M^{lle} de Gournay, personnage aussi gothique dans son caractère et ses mœurs que dans ses écrits, plaidait pour Ronsard avec verve et chaleur, mais d'un style qui donnait gain de cause à ses adversaires. Malherbe obtint la victoire, parce qu'il avait de son côté la vérité. Guidé par le génie de notre langue, il rétablit l'ordre dans la république des lettres, y laissa, par ses poésies, des statuts respectés; et, plus tard, quand on vit Pascal, Molière et Racine ramasser l'instrument qu'il avait aiguisé pour s'en servir mieux que lui, on connut qu'il avait eu raison.

La carrière littéraire de Malherbe fut toute militante. Il ne cessait de faire la guerre à la pédanterie, à l'exagération, au phébus, à l'emphase et au faux goût. Nous ne pouvons rapporter ici tous ses bons mots recueillis par ses contemporains; la plupart ont un tour singulier de mauvaise humeur et de sarcasme. Ils font comprendre l'importance extrême que Malherbe attachait à des questions qui, aujourd'hui, sembleraient puérides, et dont Balzac disait plaisamment: « En vérité, lorsqu'on entend raisonner ainsi du gérondif et du participe, on croirait qu'il s'agit des intérêts de deux puissants peuples. » Malherbe poussait aussi trop loin la haine des fictions poétiques. Lorsque Régnier adressa au roi une épître dans laquelle il montrait le personnage allégorique de la France s'élevant jusqu'au ciel pour se plaindre aux dieux du triste état où l'avait réduite la guerre civile, Mal-

herbe n'avait pas bonne grâce à s'écrier avec ironie : « En quel temps ce phénomène est-il arrivé ? J'étais alors dans ce pays, et je n'ai point senti que la France se soit enlevée jusqu'au ciel. » Cette fois Régnier pouvait à bon droit hausser les épaules ; il avait pour lui tous les poètes anciens et modernes, et même les peintures de son contemporain Paul Rubens. Ce serait couper les ailes à la poésie que de lui refuser la fiction et l'allégorie. De là vient que Malherbe ne s'élève guère au-dessus de la prose rimée et que sa muse ne bat que d'une aile. Dans la conversation, il censurait impitoyablement les expressions outrées dont on se servait beaucoup de son temps. Les jeunes gens ne pouvaient se plaindre d'une contrariété sans dire qu'ils avaient souffert mille morts, à quoi Malherbe répondait : « En êtes-vous bien sûr ? Je crois qu'il n'y en avait que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. »

Il se distinguait surtout par une délicatesse d'oreille poussée jusqu'à la manie. On aurait pu le chicaner sur son goût pour les noms poétiques, et lui demander de quel droit il appelait la marquise de Rambouillet Arthénice et non Catherine, et Calixte la vicomtesse d'Anchy, dont le vrai nom était Charlotte. Un jour qu'il était malade, on lui proposa un médecin nommé Robin. Il n'en voulut point, disant que ce nom-là était ridicule. — En voulez-vous un autre appelé Guénebeau ? — Encore moins, répondit-il, c'est un nom de chien courant. — Eh bien ! que vous semble de M. Dacier ? — Fi ! reprit le malade, cela représente à l'imagination un homme plus dur que le fer. Enfin, il accepta les soins de M. Provins, parce que ces deux syllabes lui semblaient agréables à l'oreille et qu'elles n'éveillaient aucune pensée déplaisante. Voilà d'étranges considérations dans le choix d'un bon médecin. Malherbe détestait encore les diseurs de riens et leur rompait en visière avec une brusquerie digne de l'Alceste de Molière. M. de Saint-Paul l'ayant abordé le soir dans la rue, pour l'entretenir de quelque bagatelle, il l'interrompit en lui disant : « Adieu ; vous me faites brûler pour cinq sous de flambeau, et ce que vous me dites ne vaut pas un *carolus*. » Un jour il refusa durement l'aumône à un pauvre qui avait fait un pléonasme en implorant sa charité.

On a peut-être exagéré en disant que Malherbe avait employé la moitié d'une rame de papier à corriger et transcrire une seule de ses strophes ; mais il est certain qu'il composait avec des peines infinies. Il prétendait ériger cette lenteur en système et conseillait à ses élèves de se reposer dix ans quand ils avaient fait une ode et trois pages de prose. Ce précepte insoutenable n'était qu'un mauvais déguisement de son impuissance. Il em-

ploya trois ans à écrire une épître en vers au président de Verdun, sur la mort de sa femme, en sorte que l'épître trouva le président remarié. Malherbe, qui craignait fort le froid, mettait en hiver jusqu'à douze paires de bas. Son imagination, aussi frileuse que ses jambes, ne s'échauffait pas quatre fois par an; et, ce qui est plus triste à dire, son cœur même était de glace. Toute son œuvre ne contient pas un véritable élan de tendresse ou de sensibilité. On le voit bien donner des consolations à ses amis malheureux, mais quelles consolations ! Il ne sait leur prêcher que l'oubli, l'indifférence et cette soumission égoïste qui n'est ni la force d'âme du stoïcien ni la résignation chrétienne. Lorsqu'il perd sa mère, étant âgé de cinquante-huit ans, et que la reine Marie de Médicis lui envoie des compliments de condoléance, il ne trouve d'autre réponse que celle-ci : « Dites à Sa Majesté que je souhaite au jeune roi de pleurer sa mère à l'âge où je pleure la mienne. » Il se vantait encore en parlant ainsi, car il n'a jamais pleuré personne, pas même son fils, dont la mort violente et imprévue ne lui inspira qu'un sonnet, où il y a plus de colère que de douleur.

Ce fils, Marc-Antoine Malherbe, étant à Aix, en Provence, servit de témoin dans un duel à un de ses amis. En voulant régler les conditions du combat avec le second de son adversaire, il montra tant de roideur et d'orgueil qu'il s'ensuivit une autre querelle dans laquelle il fut tué, mais non loyalement, par un gentilhomme nommé de Piles. Cette fin déplorable aurait ému profondément la sensibilité d'un autre père que le sien. Malherbe voulut remplir l'univers du bruit de ses plaintes; on n'entendit que la voix de la vengeance. Il demanda justice au cardinal Richelieu, qui ne l'écouta point. Les contemporains s'étonnèrent du silence du ministre, mais on en trouve la raison dans les circonstances mêmes de la catastrophe. La mort du jeune Malherbe est de 1628, et l'édit du cardinal contre les duels était de 1626. Boutteville et Deschapelles venaient de monter sur l'échafaud pour avoir bravé la loi. Or, cette loi n'était pas applicable au meurtrier de Marc-Antoine Malherbe, puisque sa mort avait empêché le duel de s'exécuter; selon toute apparence, M. le cardinal, qui était au plus fort de son grand accès de sévérité contre les duellistes, ne trouva pas qu'il y eût sujet d'instruire un procès criminel sur la mort d'un jeune homme qui s'était fait tuer en se préparant à commettre un crime que l'édit nouveau punissait du dernier supplice. Malherbe ne put rien obtenir. Dans son dépit, il provoqua M. de Piles, qui refusa de se battre avec un vieillard de soixante-treize ans; finalement, le père accepta de la famille dix mille écus, qu'il employa entièrement à l'érection d'un tombeau pour son fils. Il mourut, à son tour, l'année

suivante, non de chagrin, mais de vieillesse, et ses restes furent déposés dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Jusqu'à son dernier soupir, Malherbe se montra préoccupé d'éloquence, de goût et de bien-dire. Au moment suprême, le moribond rouvrit les yeux pour reprendre sa garde-malade qui se servait d'un mot impropre, et jetant un regard suppliant à son confesseur, il ajouta : « Laissez-moi rendre encore ce service à la langue française ; ce sera le dernier. »

Comme puriste, Malherbe a donc mérité le titre glorieux de père de la langue française ; comme écrivain, son œuvre est peu de chose. Malgré sa sobriété, ses soins infinis de ne rien publier avant de l'avoir cent fois relu, poli et corrigé, il n'a laissé dans la mémoire des hommes qu'une pièce de vers adressée à Dupérier sur la mort de sa fille, et dont on citera éternellement deux strophes admirables. Dans l'une, il dit de la fille de son ami :

Elle était de ce monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Dans l'autre, il parle ainsi de la mort :

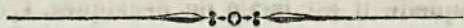
Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

La première supplée à la sensibilité à force de grâce ; la seconde a une grandeur de pensée et une simplicité d'expression dignes de Corneille. Au bout de deux cents ans, tout le monde sait encore ces huit vers. Le bagage n'est pas gros, mais il n'en faut pas davantage pour échapper à l'oubli. Quant au reste du recueil, en le lisant avec le pouce par curiosité, on y reconnaît qu'il a manqué à Malherbe les qualités essentielles du poète, qui sont l'émotion, l'enthousiasme et le cœur.

PAUL DE MUSSET.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quels sont les deux hommes qui se sont le plus spécialement occupés de l'instruction des sourds-muets ?



SCIENCES.



PHOTOGRAPHIE. — DAGUERRÉOTYPE.

Parmi les découvertes modernes, une des plus merveilleuses et des plus inespérées est celle de la photographie ou héliographie (du grec *phôs*, *phôtos*, lumière, ou *hêlios*, soleil, et de *graphô*, dessiner), art de fixer par la seule action de la lumière l'image des objets, soit sur une plaque métallique, soit sur le papier, le verre, etc. Le savant a soumis la lumière, et, la domptant comme la vapeur et l'électricité, il en a fait un instrument docile à ses caprices et à ses besoins. La fable de Prométhée semble moins invraisemblable aujourd'hui que le rayon dérobé au soleil reproduit l'image de l'homme.

L'action chimique de la lumière était connue par quelques faits qui étaient loin de laisser présager l'emploi utile qu'on devait en faire un jour. De tout temps on avait remarqué que certaines couleurs exposées au soleil s'altèrent, ou, pour employer une expression consacrée en économie domestique, *passent* aussi bien que si elles étaient sous l'influence d'un acide ou d'un alcali. Vers la fin du dix-huitième siècle, le chimiste suédois Scheele avait constaté un fait dont la connaissance devait être mise à profit par la photographie; je veux parler de la réaction du chlorure d'argent, qui de blanc qu'il est naturellement devient noir en se décomposant, dès qu'il est exposé à la lumière. L'action chimique du rayon solaire étant connue, comment est-on arrivé à la photographie? A quels noms s'attache la gloire de cette découverte? Telles sont les premières questions qui viennent à l'esprit.

Après des recherches longues et infructueuses, commencées en 1802, Humphry Davy et Wedgwood durent renoncer à poursuivre le but que, quelques années plus tard, allaient atteindre Niépce et Daguerre, les inventeurs de la photographie. Le but de tant d'efforts, c'était de fixer les images de la *chambre noire*. La chambre noire, inventée vers la fin du seizième siècle par J.-B. Porta, physicien napolitain, consiste en une boîte fermée de toutes parts et percée d'une ouverture dans laquelle on place une lentille convergente (lentille biconvexe ou verre grossissant). Les objets extérieurs, vers lesquels on dirige l'ouverture, viennent se peindre avec une précision parfaite sur la glace dépolie qui forme le fond de la boîte, glace sur laquelle il est facile de décalquer. C'est cette chambre

noire primitive qui servit aux premiers essais; depuis elle a été heureusement modifiée et perfectionnée par l'addition d'une seconde lentille, fixée sur un tube mobile.

En fixant par la seule action de la lumière les images de la chambre noire, Niépce et Daguerre, deux hommes de génie dont la France s'enorgueillit à juste titre, ont doté l'humanité d'une des plus grandes découvertes de notre siècle. Quelques mots de leur histoire et de leurs premières recherches feront comprendre la part de gloire qui revient à chacun d'eux.

Les premiers essais de Niépce remontent à 1813. C'est dans une petite maison de campagne située sur les bords de la Saône, aux environs de Châlons, son pays natal, que l'ex-sous-lieutenant de l'armée d'Italie, Joseph-Nicéphore Niépce, en quittant le poste d'administrateur du district de Nice, vint consacrer sa vie aux recherches scientifiques. Dans cette retraite, l'infatigable chercheur, après avoir découvert le *pyréolophore* (machine motrice dans laquelle l'air chaud devait remplacer la vapeur), en essayant de perfectionner l'art de la lithographie, qui venait de naître entre les mains du Bavarois Senefelder, inventa l'*héliographie*, c'est-à-dire l'art de graver par le soleil. Partant de ce fait bien connu, que le *bitume de Judée* (résine noire et demi-liquide soluble dans les essences) étendu en couche mince, blanchit par l'action du soleil et devient insoluble, il en appliqua sur une feuille d'étain, colla dessus une gravure, et exposa le tout à la lumière solaire. En retirant la plaque après quelques heures, et en la lavant dans l'essence de lavande, il vit que dans toutes les parties correspondant aux clairs du dessin, le bitume de Judée modifié et coloré en blanc par l'impression lumineuse devenait insoluble et persistant, tandis que dans les portions correspondant aux ombres, protégé comme par un écran noir, il conservait la propriété de se dissoudre. Niépce obtenait ainsi une reproduction parfaite du dessin sur la plaque qui, gravée par l'eau-forte, fournissait une planche typographique sur laquelle on pouvait tirer des épreuves sur papier. En 1824, l'idée lui vint de fixer les images de la chambre noire; il en remplaça l'écran de verre dépoli par une plaque métallique, préparée comme pour l'expérience précédente, et réussit à obtenir un dessin dont le soleil avait fait tous les frais. Ce procédé, qui exigeait au moins sept à huit heures, ne pouvait guère s'appliquer qu'à la reproduction d'objets immobiles et toujours éclairés de la même manière, tels que tableaux, statues, etc.; il était presque impossible pour le paysage et surtout pour le portrait. Après cinq ans de persévérantes recherches,

dont le but était de trouver un moyen plus rapide, Niépce apprit que depuis plusieurs années Daguerre cherchait la solution du même problème; ils se rapprochèrent, et un traité d'association fut passé entre les deux inventeurs.

Daguerre, peintre de talent, auquel l'Opéra doit plusieurs beaux décors, était déjà connu par l'invention du diorama. Dans ce spectacle, au moyen de vues d'une grande dimension, peintes sur toiles transparentes, tendues verticalement à 15 ou 20 mètres du spectateur, éclairées par divers artifices de lumière, se produisaient de saisissantes illusions d'optique; sur la même scène, on voyait tour à tour se succéder la clarté du jour, l'ombre de la nuit, les teintes pâles et mélancoliques du clair de lune, le reflet des flambeaux, des effets de neige, les lueurs sinistres de l'incendie, etc. Ces résultats obtenus en éclairant le tableau tantôt par devant, tantôt par transparence, ou bien encore en modifiant la lumière par des verres de couleur, révélaient chez Daguerre les études spéciales qui devaient le conduire à chercher les moyens de fixer sur une plaque métallique les images de la chambre noire.

Les deux associés ne devaient pas voir ensemble le jour du triomphe; Niépce mourut pauvre et ignoré en 1833; et, six ans plus tard, Daguerre, après divers perfectionnements, put soumettre sa méthode au jugement du monde savant. Annoncée à l'Académie des sciences par Arago, le 7 janvier 1839, cette découverte fit une sensation immense et eut les honneurs d'une récompense nationale. Daguerre et Niépce fils reçurent chacun une pension viagère, le premier de 6,000 francs, le second de 4,000 francs.

Le procédé de Daguerre (daguerréotypie) ne peut s'appliquer que sur la surface argentée d'une lame métallique. Malgré les très-beaux résultats qu'on en a obtenus, cette méthode dispendieuse dut céder le pas à la découverte de la photographie sur papier. Inventée en Angleterre en 1841, par M. Fox Talbot, répandue en France en 1847, par M. Blanquart-Evrard, la photographie sur papier, qui permet d'obtenir plusieurs épreuves de la même image sans avoir recours à la gravure, et qui est d'un usage très-simple et très-facile pour les longs voyages, fut accueillie avec enthousiasme. Déjà, avant les publications de M. Talbot, un employé au ministère des finances, M. Bayard, dont la modestie égale le rare talent, avait trouvé seul la manière de fixer sur le papier les images de la chambre noire; malheureusement il eut le tort de garder le secret. Une petite anecdote racontée par M. Figuier, et que j'extrais de son livre sur *Les Applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts en 1855*,

vous dira comment la découverte de la photographie sur papier est liée à l'histoire d'une pêche.

« M. Bayard est le fils d'un honnête juge de paix qui exerçait ses fonctions dans une petite ville de province. Pour occuper ses loisirs, le magistrat cultivait un jardin. Dans ce jardin était un petit verger, où des pêches admirables mûrissaient au soleil d'automne. M. Bayard père se plaisait, chaque année, à envoyer à ses amis quelques corbeilles de ces beaux fruits; et, dans son naïf orgueil de propriétaire, il tenait, en les envoyant, à indiquer par un signe irrécusable que ces fruits sortaient bien de son verger. Il avait imaginé pour cela un moyen singulier et qui n'était, à l'insu de son auteur, qu'un véritable procédé photographique. Sur l'arbre en train de mûrir ses produits, il choisissait une pêche; c'était, comme bien on le pense, la plus belle des pêches. Pour la préserver de l'action du soleil, notre juge de paix avait soin d'envelopper de feuilles cette pêche prédestinée. Lorsque, ainsi abrité des rayons solaires, le fruit avait acquis les dimensions voulues, il le dépouillait de son enveloppe de feuilles et le laissait alors librement exposé à l'influence du soleil. Seulement il collait sur sa surface les deux initiales de son nom, artistement découpées en caractères de papier. Au bout de quelques jours, quand on venait à enlever ce papier protecteur, les deux initiales se détachaient en un blanc vif sur le fond rouge du fruit, qu'elles marquaient ainsi d'une estampille irrécusable dont le soleil avait fait les frais.

« Ce phénomène dont il était témoin chaque année avait frappé le jeune esprit de M. Bayard fils. Enfant, il s'était amusé à répéter ce même jeu de la lumière docile sur des morceaux de papier rose tressés en forme de croix. Les parties du papier cachées par la superposition d'autres bandes conservaient leur couleur rose, tandis que les autres étaient promptement décolorées. Plus tard ayant essayé, comme tant d'autres, de fixer les images de la chambre obscure, M. Bayard eut l'idée d'employer, pour arriver à ce résultat, ce papier rose de carthame qui avait servi aux distractions de son enfance. Mais placé dans la chambre noire, ce papier rebelle ne s'impressionnait pas par l'agent lumineux. C'est alors que M. Bayard eut l'idée de remplacer cette matière paresseuse par le chlorure d'argent, c'est-à-dire par l'agent photographique dont on fait usage aujourd'hui. »

Naturellement incolores, les sels d'argent noircissent promptement lorsqu'ils sont exposés à la lumière. En exposant dans la chambre noire une

feuille de papier préalablement trempée dans la solution d'un sel d'argent, on obtient une *épreuve négative* ou inverse, c'est-à-dire un dessin sur lequel les clairs de l'image viennent se peindre en noir, et les parties ombrées se dessinent en blanc. Pour rectifier cette image inverse et obtenir une *épreuve positive*, directe ou réelle, il suffit de placer un papier préparé de la même manière derrière l'épreuve négative et d'exposer au soleil, le dessin se rétablit alors tel qu'il se produisait au fond de la chambre noire; les ombres et les clairs ont repris leur position naturelle.

M. Niépce de Saint-Victor, neveu de l'inventeur, se sert, pour obtenir les épreuves négatives, d'une lame de verre recouverte d'une légère couche d'albumine : c'est la modification connue sous le nom de *photographie sur verre*; elle donne, en quelques secondes, des dessins d'une grande finesse et d'une netteté parfaite.

Au moyen du collodion étendu sur le verre, et à l'aide d'agents accélérateurs, M. Archer, photographe anglais, fixe avec une rapidité prodigieuse les images les plus fugitives : c'est la *photographie instantanée*; on reproduit ainsi les vagues agitées par le vent, le galop d'un cheval, les mouvements d'une armée en marche, le jeu de la physionomie, etc. Pour le portrait, c'est le procédé par excellence.

Dans ces dernières années, les photographes ont cherché à vaincre deux difficultés : la production des couleurs et la gravure de planches assez résistantes pour remplacer la gravure sur acier.

Quelques expériences de M. Niépce de Saint-Victor et de M. E. Becquerel ont démontré la possibilité de fixer certaines couleurs, tout en indiquant les difficultés sans nombre qui reculeront le jour où, de dessinateur, la lumière deviendra coloriste.

Ce n'est pas seulement à la gravure que la photographie est venue rendre d'immenses services, la science en a tiré parti. Les astronomes se servent déjà de quelques-uns des procédés héliographiques pour enregistrer d'une manière continue, presque sans surveillance et avec une précision mathématique, les indications du baromètre, de l'aiguille aimantée; pour prendre l'image exacte des éclipses; pour déterminer l'intensité relative de la lumière des différents astres, et même pour compter les heures de soleil et les heures de temps couvert.

Aux naturalistes, elle permet la reproduction parfaite et rapide des animaux, des plantes, etc.; et MM. Donné et Foucault sont parvenus à fixer les images si fugitives du microscope.

Pour les architectes et pour les archéologues, la possibilité d'obtenir

instantanément et à peu de frais, avec une exactitude incroyable, la reproduction des monuments remarquables des diverses époques, avec leurs moindres détails de sculpture, leurs inscriptions, etc., a été un immense progrès.

Pour les peintres, c'est un précieux moyen d'étude, qui leur permet de prendre un paysage en quelques instants, et de réunir dans le même carton un dessin parfait des tableaux des grands maîtres, chefs-d'œuvre épars dans les différents musées de l'Europe.

LE DOCTEUR E.

RÉCRÉATION.



MADemoiselle MOUCHE.

CONTE EN L'AIR.

« Non, monsieur Bourdon, je ne vous écouterai pas ; depuis huit jours vous voltigez autour de moi comme un vrai papillon, pour obtenir ma patte ; vous perdez votre temps ; je reste sourde à vos bourdonnements flatteurs, et ne veux point me mésallier. Adressez-vous plutôt à cette demoiselle qui se balance là-bas sur cette branche de nénufar, et laissez-moi tranquille. »

Ainsi parlait une petite mouche aux ailes transparentes, qui se promenait sur un carreau de vitre, en compagnie d'un bourdon marchant lourdement à son côté.

On lisait sur la physionomie de la mouche la contrariété d'un tel voisinage.

C'était, en effet, une mouche de bonne maison, qui, voulant connaître le monde, avait mis ses vacances à profit pour visiter la capitale.

Elle devait payer cher son imprudence ; de plus fines mouches ont eu souvent à s'en repentir !

Quand elle se vit libre, dans ce Paris si vaste, elle ne sut d'abord où diriger son vol ; elle errait au hasard, évitant avec soin les embuscades de l'araignée son ennemie, et les poursuites rapides de l'hirondelle ; elle n'osait ni se reposer sur la toiture des maisons, ni se désaltérer au bassin des Tuileries, redoutant d'être gobée par un poisson rouge et de périr comme Jonas ! Que de fois elle regretta le calme de sa famille, dont elle sentait maintenant tout le prix !

Mais où la retrouver, dans cette ville immense !

Irait-elle la demander au Marais ou au faubourg Saint-Germain ? au quartier du Roule ou au Panthéon ?

Plus d'une fois on la poursuivait avec acharnement ; un frelon l'étourdissait de ses discours ; un maringouin des colonies voulait l'emmener en Amérique, et de petits gamins de mouchérons se moquaient d'elle dans la rue !

Un jour ayant entendu parler du bourdon de Notre-Dame, et croyant que c'était un saint personnage, elle s'approcha des tours de l'antique édifice ; mais quand elle entendit son formidable bourdonnement, elle s'enfuit, épouvantée de la voix du monstre, et se précipita, pâle et tremblante, dans une fenêtre entr'ouverte sur son passage. C'est là que nous la retrouvons un peu plus calme, repoussant avec dédain les discours d'un bourdon des champs débarqué hier du coche d'Auxerre.

Nous l'avons déjà dit, la pauvrete était dans toute l'innocence de son âge ; elle ne connaissait le monde que d'après la description que lui en avaient faite ses parents, et son inexpérience pouvait amener de fâcheuses conséquences.

Par bonheur, ou plutôt par malheur, elle était jolie : ses yeux noirs brillaient d'un vif éclat ; ses pattes étaient minces et effilées, sa taille bien prise, et ses ailes, d'une transparence nacrée, semblaient être un voile de jeune mariée, retombant avec grâce sur sa personne. Elle avait un gentil petit bourdonnement qui charmait l'oreille.

Aussi, avec tant d'attraits, elle ne pouvait manquer d'être capricieuse.

Tantôt elle voltigeait dans son appartement, sans but et sans idée ; tantôt elle s'attachait au miroir pour se contempler des heures entières ; tantôt elle se suspendait au plafond, pour entretenir sa santé en faisant de la gymnastique.

Un jour, elle eut la folle fantaisie de se poser sur le nez d'un monsieur pendant qu'il se faisait photographier.

Une autre fois, elle aperçut au bois de Boulogne une jeune fille montée sur un âne. Aussitôt elle va se fourrer dans l'oreille de maître Aliboron, qui se sentant ainsi chatouillé, partit au galop en lançant des ruades tant et si bien que la jeune écuyère tomba sur le gazon, aux grands éclats de rire de ses compagnes. Et mille autres tours de sa façon, que notre mouche fit pour passer son temps le plus gaiement possible.

On lui avait dit aussi qu'il y avait des dames qui portaient des mouches. Cela l'intriguait singulièrement ; elle voulut en avoir le cœur net, et se dirigeant vers un équipage armorié qui passait au galop, elle entre sans

plus de façon par la portière; et s'installe sur de moelleux coussins pour contempler la grande dame qui s'y trouvait avec sa femme de chambre.

Cette dernière lui disait :

« Prenez garde, madame la marquise, votre mouche est trop près de l'œil. »

De quelle mouche parlait-elle donc? Est-ce de ce petit rond de taffetas qui est collé sur sa figure?... Eh quoi, c'est donc cela, une mouche! pensa notre curieuse; oser à ce point humilier notre personne en donnant notre nom à cette méchante petite tache!... Allons, c'est indigne. Je veux faire ôter cela de cette figure!... » Et volant aussitôt sur le visage fardé, elle le piqua tellement fort que la marquise se frottant avec vitesse, enleva le taffetas qui mouchetait sa joue.

Satisfaite de sa vengeance, notre espiègle s'envola en pouffant de rire.

Mais hélas! au moment où elle y pensait le moins, elle tomba tout à coup dans le filet qu'une araignée venait de tendre.

Dès qu'elle se sentit prise dans cette toile grise, elle se vit perdue, car elle savait que son ennemie était implacable!

Elle faisait donc d'inutiles efforts pour se dégager de ses imperceptibles mailles, et allait peut-être y parvenir, lorsque l'ogresse velue s'élança subitement sur elle, et l'emporta au fond de sa tanière.

Mais avant de la mettre à mort, elle voulut cependant y ajouter quelques formalités, sachant bien d'ailleurs qu'elle ne pourrait se défendre.

L'araignée s'installa gravement sur sa toile, et commença ainsi son interrogatoire.

« Vous êtes accusée, mademoiselle, de mener une vie errante et désœuvrée. Qu'avez-vous à répondre ?

— Hélas! madame, dit la mouche tremblante, pauvreté n'est pas vice; je n'ai jamais fait de tort à personne. Je suis un peu paresseuse, mais c'est tout! Je ne suis pas gourmande; je ne mange jamais que ce qu'on veut bien me laisser; une petite fois, j'ai dérobé un peu de sucre au fond d'un sucrier, mais si peu, qu'on n'aurait pu l'apercevoir!

— Je sais, répliqua l'araignée, que vous volez depuis votre naissance.

— Mais, madame, s'écria la mouche, c'est indigne! vous jouez sur les mots.

— Taisez-vous, vous n'avez pas la parole. Je continue. Vous êtes accusée en outre de courir, vous ou vos pareilles, dans des marécages empestés, et de pomper je ne sais quel poison ou suc venimeux; puis vous revenez à la ville déposer sur la figure ou sur les mains de ceux qui ne se

défient pas de vous le suc ou le poison dont vous êtes chargée. Cette piqure est mortelle, mademoiselle ; cela s'appelle le *charbon* ! Rien n'est à l'abri de ses terribles ravages, hommes et troupeaux, tout meurt dans les tourments ! Vous commettez donc un homicide volontaire, et je dois vous punir comme vous le méritez. Allons ! recommandez votre âme à Dieu ! »

Déjà la cruelle araignée allait saisir la pauvrete dans ses serres redoutables, lorsqu'une abeille, témoin de cette terrible scène, prit l'innocente en pitié, et résolut de la sauver. Aussitôt elle s'élance avec force sur la toile dangereuse et la déchire en mille pièces !...

L'araignée saisie d'effroi s'enfuit rapidement, et la petite mouche, que ses liens ne retenaient plus, s'envola à tire d'aile, en bénissant au fond du cœur la bienfaisante mouche à miel, aussi bonne qu'industrielle !

Celle-ci retourna à sa ruche raconter cet événement à la reine des abeilles, qui, en récompense de sa bonne action, la nomma dame d'honneur à sa cour.

Une fois délivrée, la mouche se promit d'être plus circonspecte à l'avenir : elle évitait les encoignures suspectes ; ne se hasardait que rarement dans les sucriers, et jurait bien de ne pas écouter les flatteries des gens trop officieux qui savent qu'on n'attrape pas des mouches avec du vinaigre.

Elle chercha longtemps un logement convenable et pas trop cher, et trouva enfin une chambrette assez gentille.

C'était celle d'une jeune fille qui tous les jours époussetait ses meubles, nettoyait ses carreaux et ses tentures, et par conséquent ne souffrait pas la moindre toile d'araignée.

Notre mouche s'installa donc commodément dans la rosace du plafond. Elle était là depuis quelques jours, lorsqu'un insecte d'une tournure fort dégagée s'approcha résolument de la petite mouche, et s'annonçant comme étant son cousin.

Or, les cousins sont souvent une parenté fort désagréable, car ils ont la langue venimeuse.

Mais la mouche inexpérimentée écouta avec plaisir ses propos piquants. Elle admirait sa légèreté, ses longues pattes flexibles, ses ailes presque invisibles, et ne pouvait croire qu'un si petit personnage pût être désagréable.

Elle aurait dû s'apercevoir cependant que sur chaque visage où allait se poser son cousin, des rougeurs cuisantes et de petits boutons naissaient aussitôt.

Son hôtesse même, la jeune fille chez qui elle habitait, avait son joli

cou tout moucheté de ses vilaines piqûres ; mais on s'aveugle aisément sur les défauts de ceux qu'on préfère, et notre mouche le croyait bon comme une bête à bon Dieu.

Pendant huit jours il revint assidûment, amenant quelquefois avec lui un taon de fort mauvaise tournure, gros campagnard, aussi commun que mal vêtu.

Ils s'étaient connus dans une ferme près de Paris et s'étaient convenus tout de suite. Le cousin s'attachait à tourmenter les hommes, et le taon aimait surtout à tourmenter les chevaux. Dans quelles pattes était tombée la pauvre petite mouche !

Elle eut un jour l'imprudence de lui écrire pour lui demander la demeure d'un moustique de ses amis ; mais les caractères étaient si mal tracés que le cousin, fort peu lettré du reste, ne put jamais déchiffrer ses pattes de mouches.

En vain un respectable hanneton, qui avait travaillé pendant toute sa jeunesse, lui donna les plus sages conseils. Le hanneton ne fut pas écouté.

Une sauterelle, professeur de danse à l'Opéra, l'engagea à fuir la ville pour vivre heureuse à la campagne. La sauterelle fut traitée comme le hanneton.

Un cri-cri, ancien boulanger, lui offrit une place à son foyer. Elle n'en voulut point.

Un grillon moissonneur lui demanda si elle n'aimerait pas charmer ses loisirs parmi les bergères et les pastourelles. Elle ne lui répondit seulement pas !

Jusqu'à une cigale, ex-première chanteuse, qui désirait lui apprendre des vocalises !

La mouche paresseuse ne voulut rien entendre, rien apprendre, rien connaître !

Elle rejeta avec dédain les propositions d'une fourmi qui voulait lui enseigner l'art de construire des greniers d'abondance pour ses vieux jours. Elle était trop orgueilleuse et trop vaniteuse pour croire qu'elle avait besoin de professeurs.

Elle vivait ainsi, promenant sa paresse, vivant au jour le jour, et s'éta-
lant au soleil comme un vrai lazzarone, passant son temps à se caresser la tête, lisser ses ailes et se frotter les mains avec satisfaction.

Pourtant un jour, invitée par quelques mouches de ses amies à assister à un bal, Chaussée-d'Antin, elle ne put résister au désir d'y aller. Le soir

venu, elle arrangea coquettement ses ailes, s'attifa avec grâce, et la voilà partie.

Elle arriva juste à minuit, au moment où l'on faisait circuler des pâtisseries et des sucreries de toute espèce.

Notre gourmande se précipita tout d'abord sur ces friandises, et s'en donna à cœur joie ! Puis, s'approchant des cristaux contenant des sirops délicieux, elle en but tant et tant que la tête lui tourna, et qu'elle ne savait plus ce qu'elle faisait ! Par malheur son cousin, qui était de la fête, au grand désespoir des danseurs, l'aperçut et galamment l'invita pour la valse prochaine. Mais dédaignant la patte de son danseur, qu'elle trouvait indigne d'elle, enivrée d'ailleurs par le parfum des fleurs et l'harmonie de l'orchestre, elle s'élança en tournoyant dans les airs, croyant atteindre le soleil, qu'elle confondait avec l'éclat du lustre, et disparut dans les flammes des bougies !

Comme Icare, elle retomba morte sur le parquet !

Son cousin la pleura longtemps. Il fit graver sur sa tombe ce vers d'un grand poète :

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée !

C'est ainsi que finit la pauvrete !

L'ignorance et l'oisiveté firent son malheur, la curiosité et l'orgueil firent sa perte.

MARC CONSTANTIN.

CAUSERIE.

Je me suis bien moqué le mois dernier des Parisiens, mes compatriotes, qui fuient notre belle cité dès que les chaleurs apparaissent ; j'ai bien tourné en ridicule leur manie de s'expatrier chaque année à la même époque ; je m'en suis bien pris à la mode, que j'ai traitée d'aveugle et d'inepte... et voilà que pour moi aussi les boulevards sont sans charme, le bois de Boulogne et le pré Catelan sans verdure, sans ombrage ; et voilà que moi aussi, en compagnie de mon bon ami George, je pars pour les eaux ! Pardonnez-moi, jeunes lectrices, cet excès d'inconséquence ; l'homme est ainsi fait ; ce qui lui plaît la veille le lendemain lui déplaît ; pauvre humanité ! J'avais pourtant un but, qui, je l'espère, me fera trouver grâce à vos yeux : Paris, on le répète avec raison, est, au mois d'août, horrible-

ment triste: plus de réunions, plus de bals, plus de concerts; les théâtres restent vides, et les acteurs en sont réduits à jouer devant des banquettes. En face de cette solitude, me suis-je dit, comment composer ma causerie mensuelle? et j'ai pensé qu'en m'exilant un moment il me serait possible de bavarder avec vous et de vous faire connaître un petit coin des environs de Paris. Car ce n'est ni à Biarritz, ni à Fécamp que j'ai porté mes pas vagabonds; c'est tout simplement à Pierrefonds: trois heures à peine me séparaient de la capitale.

Nous prenons donc, George et moi, des billets pour Compiègne, et nous nous installons confortablement dans un wagon du chemin de fer du Nord. Dix minutes s'étaient écoulées et déjà nous nous arrêtons; le conducteur hurlait, avec cette intonation particulière que vous lui connaissez: — Saint-Denis! Saint-Denis!

Cette jolie petite ville, l'une des sous-préfectures du département de la Seine, se recommande aux voyageurs par son antique église, élevée, dit-on, de 1130 à 1134 par l'abbé Suger. Outre les sculptures excessivement curieuses, le cénotaphe de Dagobert, le mausolée de François I^{er} par Philibert Delorme, le tombeau de Henri II par Germain Pilon, on contemple avec une sainte vénération les caveaux qui contiennent les sépultures de nos rois. Les bâtiments de l'abbaye de Saint-Denis, construits sur les dessins de Robert Cotte, sont occupés par l'institution des filles de membres de la Légion d'Honneur. Vous connaissez le but de cet établissement: la croix d'honneur confère au père peu favorisé de la fortune le droit de faire élever sa fille à Saint-Denis, et de lui donner, aux frais de l'Etat, une instruction brillante et solide. Près de la ville se trouve l'île Saint-Denis: c'est le rendez-vous de la jeunesse parisienne, qui veut consacrer sa journée du dimanche aux délices des plaisirs champêtres et des matelotes renommées.

Dix minutes encore et nous abordons à Enghien, que ses charmantes habitations, ses eaux sulfureuses, son lac, sa proximité de Montmorency, rendront à jamais célèbre. Passons Pontoise, Beaumont, l'Isle-Adam, admirablement situés; arrêtons-nous à Creil, où le chemin de fer se bifurque et se dirige d'un côté vers Amiens, de l'autre vers Saint-Quentin. La ville de Creil date d'une époque fort reculée; un immense château la dominait; il n'en reste que des ruines. On y montrait encore, avant la Révolution, une chambre aux fenêtres garnies de grilles de fer, et dans laquelle le roi Charles VI aurait été retenu lors de sa démence. A Creil, on doit visiter l'intéressante manufacture de faïence et de poteries, se

promener sur le pont, d'où l'on découvre le village de Montataire, dans l'église duquel Pierre l'Ermite prêcha, assure-t-on, les premières croisades.

Deux stations à franchir, Pont-Saint-Maxence et Verberie, et nous toucherons Compiègne, première étape de notre voyage. Je n'ai rien à noter sur Pont-Saint-Maxence; quant à Verberie, je dirai un mot du *jeu des sautriaux* et de la sorcière Jeanne Harvilliers. « Les sautriaux, relate un vieil auteur, étaient des jeunes gens qui se laissaient rouler du haut en bas d'une colline pour amuser les passants. « Dulaure ajoute ces détails : « L'adresse du sautriaux consistait à entrelacer sa tête, ses bras et ses jambes de manière que son corps prit la forme d'une boule, et il se précipitait ainsi du haut de la montagne et se retrouvait sur ses pieds. Quelquefois, le jeu se faisait à deux personnes; alors les deux sautriaux plaçaient chacun sa tête entre les jambes de l'autre, s'entrelaçaient les bras et formaient ainsi la boule. »

Verberie fut célèbre par ses sorciers ou *chevaucheurs d'escourette*, c'est-à-dire hommes à cheval sur des manches à balai. Vous n'ignorez pas que le balai était le véhicule indispensable à tout magicien pour voyager, et pour se rendre au *sabbat*. Parmi les *sabbatiers* qui illustrèrent la station où nous nous reposons, on a gardé la mémoire de Jeanne Harvilliers, qui jetait des sorts sur tous ceux qu'elle n'aimait pas, et ils étaient en grand nombre; elle eut le malheur d'être arrêtée, condamnée au feu, et brûlée vive en 1578. Et voyez un peu l'ingratitude de Belzébuth, avec lequel elle avait fait un pacte : il ne vint pas l'arracher au supplice !

Ces réflexions que je fais avec vous, jeunes lectrices, je les faisais aussi avec mon ami George. Mais, hélas ! mon ami George moins que vous sans doute m'écoutait; et, insensible à l'érudition que j'étais devant lui, il dormait du sommeil le plus profond. Je dois avouer tout bas que mon compagnon de route est peu communicatif lorsqu'il est à jeun. Heureusement nous arrivions à Compiègne; je le réveillai.

— Quoi ! que signifie cela ? s'écria-t-il, n'avais-je pas demandé deux filets cuits à point, et vous apportez...

— Allons, rouvre les yeux, mon ami, la machine s'arrête; nous sommes à Compiègne.

— Ah ! enfin ! Je vais donc déjeuner !

Nous traversons l'Oise sur un beau pont de trois arches et nous faisons notre entrée dans la ville.

— Vois-tu l'hôtel de ville, George ? remarque ses tourelles et les sculptures qui décorent sa façade.

— Je remarque.

— Vois-tu la tour de l'église Saint-Jacques ?

— Je vois.

— Mais que diable as-tu donc l'air de chercher tout autour de toi ?

— Parbleu ! un restaurant !

— Nous en trouverons. Regarde cette autre tour, dite de Jeanne d'Arc; c'est là que, trahie par le capitaine de Flavy, l'héroïne tomba au pouvoir des ennemis.

— Oui, oui, je connais cette histoire... Eh ! mais je ne me trompe pas, en voici un.

Et George m'entraînait dans l'hôtel qu'il venait de découvrir, s'y attablait, et devenait peu à peu le plus aimable des convives.

Le château, que nous visitâmes, fut reconstruit sous Louis XV par l'architecte Gabriel. Il est décoré avec un luxe plein de coquetterie. Le roi détrôné d'Espagne Charles IV fut relégué dans ce palais en 1808. Deux ans plus tard, l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise, venue en France pour épouser l'empereur Napoléon, s'arrêtait à Compiègne et y trouvait, par une gracieuse attention de Napoléon, un appartement exactement pareil à celui qu'elle occupait au palais de Schœnbrunn. A ce château enfin fut célébré, le 9 août 1832, le mariage de la princesse Louise, fille du roi Louis-Philippe, avec Léopold I^{er}, roi des Belges. Compiègne est aujourd'hui le rendez-vous des chasses impériales. Le parc, admirablement dessiné, semble se continuer et se perdre dans la forêt.

Cette forêt magnifique, nous ne tardâmes pas à la traverser pour nous rendre à notre destination. Moins accidentée, moins pittoresque que celle de Fontainebleau, je lui donne cependant la préférence, à cause de sa vaste étendue et de sa solitude. J'en admirais les sites variés, les daims bondissant à notre approche et les écureuils se balançant aux branches des chênes. George, lui aussi, paraissait absorbé dans de méditatives rêveries.

— N'est-ce pas, lui dis-je, que cette nature est luxuriante, que ce silence est plein de charme ?

— Oui ; mais Pierrefonds est un petit trou, et, j'y pense avec effroi, nous n'y trouverons probablement pas à dîner. Si nous retournions à Paris ?

— Homme prosaïque ! m'écriais-je indigné ; et je n'ouvris plus la bouche jusqu'à notre arrivée à Pierrefonds.

Ce village montre avec orgueil aux touristes qui le visitent ses bains et son château.

L'établissement des bains ne présente cependant rien de bien remar-

quable : un parc assez vaste ; un lac , diminutif de celui d'Enghien , des promenades en bateau , à deux francs l'heure ; le droit de pêche à la ligne , toujours à deux francs l'heure ; des balançoires , des jeux de boules ; un salon de réunion où , le soir , on danse et on chante ; cela se retrouve à peu près partout . Les eaux , légèrement sulfureuses , sont recommandées pour beaucoup de maladies , et principalement pour les affections cutanées .

Mais le château est digne de sa réputation ; et pendant que mon bon George s'enquérât avec anxiété des moyens de composer son second repas , je pris un guide et me fis conduire aux ruines antiques de ce donjon féodal .

Après une ascension parfois pénible , nous nous trouvâmes au pied de deux tours gigantesques et d'un mur d'enceinte parfaitement conservé . Mon cicerone crut devoir me bourrer de souvenirs historiques ; je crois devoir , par politesse pour lui , conserver la naïveté de son langage .

« Ceci , me dit-il , vous représente les oubliettes où ce gredin de Rieux ensevelissait ses victimes . Il allait au milieu de la forêt les attendre au passage , il les arrêtait , et , après les avoir dépouillées , il les faisait mourir à petit feu de faim et de soif . C'était un fameux brigand , allez , que ce sieur de Rieux , dit sieur de Pierrefonds . Fils d'un maréchal ferrant , il arriva , par une rare audace , à se rendre maître du château ; il lutta contre le bon roi Henri IV , et le tint longtemps en échec . Voilà-t-il pas qu'un beau jour , sachant que le meilleur de nos rois devait traverser la forêt , il forma le projet de le prendre . Heureusement Henri IV , qui aimait les paysans , s'arrêta dans la cabane d'un bûcheron . Ce brave homme , connaissant les desseins de Rieux , avertit le monarque , qui fut préservé cette fois . Hélas ! il devait tomber plus tard sous les coups d'un autre assassin . Mais Dieu est juste , et sa vengeance se manifeste tôt ou tard . Le bandit , comte de Rieux , s'avisait une nuit de dévaliser une voiture publique sur la route de Saint-Quentin , lorsqu'il fut arrêté . Son affaire ne fut pas longue à régler ; on le pendit au plus haut des arbres de la forêt . Puis on démolit cette redoutable forteresse , on coupa les tours par la moitié , et voilà ce qu'il en reste . »

Nous avançons au milieu de décombres séculaires et de précipices sans fonds qui me glaçaient d'effroi .

« Ceci , continua mon guide , vous représente la chapelle , où ce misérable ne craignait pas d'appeler la bénédiction du ciel sur ses horribles forfaits . Ici , vous voyez la salle des gardes ; on y tenait conseil et l'on y mûrissait le pillage et l'assassinat . Voici les ponts-levis et la porte d'honneur... Oh !

monsieur, quel bonheur qu'il n'y ait plus en France de brigands comme M. de Rieux ! »

Sur ce mot, je serrai la main à mon interlocuteur, lui remis le salaire obligé, et, plein d'admiration pour les restes imposants que je venais de visiter, je descendis à la recherche de George.

Vous vous en doutez bien, je le retrouvai à l'office du restaurateur, présidant, avec une importante gravité, aux apprêts de notre dîner.

« Tu as perdu beaucoup, lui dis-je, en ne m'accompagnant pas.

— Ah ! bah ! tes vieux débris, je les ai vus d'ici, et de plus j'ai si habilement manœuvré que, bien qu'en temps prohibé, nous ayons ce soir une perdrix aux choux. Remercie-moi donc. »

Nous passâmes plusieurs semaines à Pierrefonds, coulant nos jours le plus philosophiquement du monde. Nous songeâmes au retour. Je ne sais plus dans quelle petite auberge de quel petit bourg nous nous étions couchés, attendant au lendemain pour prendre le chemin de fer, lorsque vers minuit George se précipita dans ma chambre, en s'écriant :

« A mon secours ! ami, à mon secours !

— Que t'est-il arrivé ? juste ciel ! m'écriai-je à mon tour, et je sautai à bas du lit.

— Viens, viens vite, prends tes pistolets. »

Je le suivis. Un désordre effrayant régnait dans son appartement. Les draps étaient bouleversés, les matelas sens dessus dessous attestaient une lutte désespérée... Je m'arrêtai presque épouvanté, mais je ne voyais rien.

« Eh bien ! lui dis-je.

— Eh bien ! tu n'aperçois pas ?

— Non. Rien.

— Malheureux !

— Enfin, qu'y a-t-il ?

— Ce qu'il y a, ô mon ami, mais depuis que je suis au lit, je ne puis fermer l'œil, dévoré que je suis par d'affreuses petites bêtes qui me sucent le sang et contre lesquelles je me défends en vain. »

Ma foi, je ne me pus retenir, et je tombai sur un fauteuil en poussant un homérique éclat de rire.

« Tu ris, sans cœur. Va, tu n'es pas mon ami. »

Je riais de plus belle.

George sonna.

Au bout d'un quart d'heure, dont George profita pour s'habiller, le garçon entra à demi éveillé.

« Cen'est pas vous que je veux. Faites venir le chef de céans », lui cria-t-il d'une voix formidable.

Un autre quart d'heure écoulé, arriva le maître d'hôtel, non moins endormi que son domestique.

« Monsieur, lui dit George très-majestueusement, sur la foi d'un prospectus imposteur, j'avais cru que l'on pouvait dormir chez vous. Votre auberge est un horrible coupe-gorge. Pas un mot d'observation, monsieur. Sur tous les murs de Paris on lit une affiche ainsi conçue : « Destruction infaillible des animalcules nuisibles aux plantes, aux animaux et à l'homme : 1 fr. le flacon. » Faites-en votre profit. Je m'estimerai heureux d'avoir rendu le sommeil aux générations qui se reposeront sur cette couchette. Votre note, monsieur, que je vous paye ! Puis, se tournant vers moi : « A une heure et demie passe un train venant de Cologne, je le prends ; si tu m'aimes, suis-moi. »

Comme j'aime George malgré ses excentricités, peut-être un peu à cause d'elles, je le suivis. Et c'est ainsi que se termina mon voyage aux eaux.

Je rentrai à Paris juste pour les fêtes du 15 août. Permettez-moi de ne pas vous en rendre compte ; vous y avez assisté plus d'une fois : lampions, feu d'artifice, jeux publics, foule immense, c'est toujours la même chose.

D'ORSINVAL.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12^{me} ANNÉE.

LETTRE XI.

A BERTHE.

Août 1856.

La mode n'est plus à Paris, ma chère enfant ; on la rencontre aux eaux et aux bains de mer. Il est décidément de bon ton, à cette période brûlante de l'année, de quitter la capitale et de chercher sous d'autres cieux une atmosphère plus clémente. Mon *Courrier* d'aujourd'hui se ressentira nécessairement du vide qui se fait autour de moi ; tu lui pardonneras, et tu déploreras la stérilité à laquelle la saison me condamne.

Mais, toi aussi, chère Berthe, tu te disposes à partir. Eh bien ! es-tu décidée ? Est-ce Dieppe que tu as choisi ? Est-ce Pornic ? Est-ce Trouville ?

Tu étais fort embarrassée de la liberté que ta bonne mère te laissait de fixer toi-même le but du voyage. Si j'osais intervenir dans la lutte que bien des ports de mer se livrent sans doute dans ton esprit, je te dirais que Dieppe paraît être le rendez-vous de la société la plus élégante ; et je t'engage, si tu lui donnes la préférence, à te prémunir de robes très-habillées. Et cependant je dois te recommander, à toi, jeune fille, la plus grande simplicité. Aux bains surtout, il faut éviter de se faire remarquer ; car on semble, en vérité, ne s'être réuni que pour examiner, étudier et spécialement critiquer les toilettes des baigneuses. Aussi, dussé-je encourir les malédictions de toutes les coquettes qui couvrent en ce moment la plage de Dieppe, je répéterai mon éternel refrain : une mise modeste et de bon goût sera toujours la plus convenable.

Comme je te savais à la veille du départ, je me suis occupée des vêtements qui pourraient te convenir pendant ton absence de la ville. J'ai remarqué des manteaux uniquement affectés au séjour à la campagne ou sur les bords de la mer. On les a baptisés de noms qui dénotent assez leur spécialité et leur usage : matinées Biaritz, soirées bain de mer, soirées Vichy. Il y en a même qui ont pris la dénomination assez barbare de *beni-zoug-zoug* ; devine l'étymologie si tu le peux, et prononce si tu l'oses. Ces manteaux, tant soit peu fantaisistes, ont presque tous des capuchons : les uns, pour lesquels on a adopté la forme *talma* à manches, sont en drap à long poil marbré gris et noir, ou gris et marron ; le capuchon et les devants doublés de petit drap de couleur claire ; les autres, ayant adopté la forme *burnous*, sont en cachemire blanc ou bien en tissu d'Espagne à dessins algériens. Ce dernier vêtement, que tu trouveras peut-être excentrique, me semble convenir davantage aux jeunes femmes ; ce que pour une jeune fille je trouve de plus joli et en même temps de plus simple, ce sont les petits *camails* à grande capuche en laine rouge ou blanche, et bordés d'un velours noir.

Pour la campagne, les casques sont toujours fort convenables et commodes : il faut choisir de préférence un drap très-épais, qui n'a besoin d'être ni ouaté ni doublé. Ces casques se font à revers et à longues basques ; les manches très-larges s'ouvrent jusqu'en haut, et se rattachent par des boutons. Une garniture de boutons de nacre vient parfois y ajouter un ornement.

Aux eaux, à la campagne, il faut aussi une capeline ; celle en paille marron paraît être la plus généralement portée. On la garnit de velours, de fleurs, de dentelle et de rubans. On en voit aussi en paille gris clair, en

grosse paille de riz ; quelques-unes sont doublées de couleur tendre. Les dentelles noires froncées autour sont très en faveur chez les femmes élégantes. La capeline d'étoffe légère est très-agréable en ce temps-ci ; je te la conseille en batiste blanche ; elle t'ira fort bien. Tu sais qu'il faut une ruche qui l'entoure, et une autre sur la passe formant un assez haut volant.

La capeline en paille marron menace de prendre une grande extension, car dans les rues de Paris même nous rencontrons ainsi coiffées des jeunes filles de douze à treize ans ; elles ajoutent souvent un voile de crêpe également marron. Cette mode, tu le sais, nous vient des Anglaises, qui, plus coquettes que nous, se la permettent à tout âge. C'est, du reste, je dois le reconnaître, une coiffure excessivement gracieuse, et qui encadre le visage d'une façon toute gentille.

Je t'envoie dans ce numéro une capeline en laine tricotée, très-facile à faire et inappréciable pour les fraîches soirées d'automne.

Quant à ton costume de bain, je ne puis rien te dire de nouveau ; je t'engage à le prendre toujours en laine noire, bordé d'un galon de couleur ; je crois la petite jupe indispensable. Pour les bains de rivière, on se sert de résilles en filet qui retiennent simplement les cheveux ; mais pour les bains de mer, il faut se décider à s'affubler du vilain serre-tête de toile cirée, car l'eau salée doit, quoi qu'on en dise, être nuisible à la chevelure.

Je termine ce chapitre en te disant qu'on porte à la campagne des cols et des manches de percale de couleur fond blanc, bien entendu, et semés de petites fleurs ou de pois rouge, bleu, lilas, etc. Une jeune femme peut ajouter le bonnet pareil garni de petite valenciennes ou de tulle étroit, et, avec un peignoir de piqué dans les mêmes nuances, elle se compose ainsi un charmant déshabillé.

J'oubliais de répondre à tes questions sur le choix d'un sac de voyage. Voici mon avis : si tu en avais le temps et le courage, je te dirais de le broder en tapisserie, c'est toujours ce qu'il y a de plus élégant, ou bien en soutache de toutes couleurs sur cuir de Russie ; mais tu n'auras ni le courage ni le temps, n'est-ce pas, aussi je te conseille de le faire faire en velours, car je ne te cacherai pas que la peau chagrinée devient un peu commune. Ce sac doit être doublé en peau, avoir de petites poches à l'intérieur, être fermé par un cercle d'acier fin, et muni d'une chaîne double.

Revenons pour un moment à Paris. La mode, ce mois-ci, est tout à fait stationnaire. Peu ou point d'étoffes nouvelles ; aussi, pour ne pas tomber dans des redites, je dois me borner à compléter les détails que je

t'ai donnés sur la forme de nos robes. — Les quilles font décidément une rude concurrence aux volants. Tu sais que le mot *quille* signifie un ornement placé en tablier sur chaque côté de la robe. Sur les robes légères on pose ainsi plusieurs rangs de bouillonnés en étoffe pareille. Pour rendre la robe plus habillée, des nœuds de ruban étroit posés de distance en distance dans les bouillonnés font un joli effet.

Toujours beaucoup de corsages à dos polonais, c'est-à-dire à grandes basques derrière et à gilet par-devant, et beaucoup de corsages ornés derrière et devant de plastrons quadrillés de velours très-étroit.

Pour les chapeaux, ils continuent à se surcharger de dentelles, de fruits et de fleurs; à quelques-uns des guirlandes de feuillage sont posées autour de la passe. J'ai tout récemment remarqué une garniture nouvelle, et qui, je crois, est destinée à rafraîchir les chapeaux un peu fanés. C'est une large fanchon en tulle point-d'esprit bouillonné, et bordée de chaque côté de dentelle, ou bien une fanchon artistement mélangée de tulle, de petit velours, de jais, de dentelle blanche et de dentelle noire; quelques-unes sont en soie, mais elles sont beaucoup moins légères et moins nouvelles.

Au bois de Boulogne, où tout ce qui reste à Paris de monde élégant vient respirer chaque soir, une nouveauté peut-être hasardée, quoique assez jolie a frappé mes regards. Je veux parler des châles, soit en mousseline blanche, soit en cachemire, ou même en crêpe de Chine blanc, rehaussés de longues dentelles noires. J'ignore si cette fantaisie est destinée à une grande vogue; jusqu'à présent fort peu de personnes en font usage.

Après le jupon à tube d'air concentré, aux mystères duquel la *Causerie* de mars t'ai initiée, on devait croire que tout était dit, et que le suprême du genre était atteint; eh bien non! Voici encore une innovation. Figure-toi une carcasse formée de ressorts d'acier permettant au jupon de se fermer à volonté et de se mettre dans la poche, et tu auras une idée de ce jupon dit *impérial*. Comme tout à l'heure, je doute encore du succès de cette découverte bizarre; je ne lui en souhaite pas, et je gémis plus que jamais de l'exagération de la mode.

Voici bientôt le moment des distributions de prix; je sais que tu attends avec impatience cette fête de famille pour voir couronner Henriette. Je lui recommande pour cette cérémonie une robe d'organdi à plusieurs petits volants terminés simplement par un ourlet. Le corsage, doublé seulement dans le bas, doit être plat. Les manches et les basques garnis de bouillonnés et de volants. Pour boutonner le corsage, elle pourra se permettre des boutons en perles de fantaisie; pour sa coiffure elle pourra se passer

dans les cheveux un étroit ruban de couleur qu'elle nouera sur le côté. Quant aux larges rubans que les élèves portent ordinairement sur les robes blanches, je ne peux guère t'indiquer comment il faut les placer; chaque pensionnat ayant sa règle et sa manière.

Toi, chère Berthe, tu te proposes de mettre pour ce jour-là une robe de mousseline rose, et tu me demandes de quelle façon orner les volants qui ne sont pas à dispositions. Fais les découpés à grandes dents, garnis-les d'un autre petit volant tuyauté; ta robe sera ainsi charmante de fraîcheur et de distinction.

Je signale à ton attention les jolis cols simples que tu verras sur la planche de broderie; j'espère que tu en seras contente. Celui avec engrelure de valenciennes est d'une grande nouveauté; il est de fort bon goût et en même temps très-vite et très-facilement fait.

Je te recommande aussi, sur la même planche, un délicieux porte-allumettes en bourdon,

J'arrive ainsi à la fin de ma lettre; je voudrais pouvoir l'allonger pour rester plus longtemps avec toi. Il faut pourtant que je te dise adieu, et que je remette au mois prochain à t'apprendre toutes les nouveautés que le *Magasin des Demoiselles* se propose de donner à ses abonnées de 1856-1857. Ce que je puis annoncer toutefois, c'est que ton journal ne reste pas en arrière, et qu'il fait de louables efforts pour satisfaire les besoins et les goûts de ses nombreuses lectrices.

Adieu encore, à bientôt.

M. D.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



Nettoyage des fontaines filtrantes.

Il est prudent de nettoyer de temps en temps l'intérieur des fontaines filtrantes, non-seulement pour ôter le dépôt qui se forme sur la pierre et l'empêche de filtrer, mais encore pour éviter une espèce d'empoisonnement. Il existe à l'intérieur des fontaines filtrantes un petit tuyau en plomb qui sert à l'introduction de l'air dans le filtre. Lorsqu'on ne prend pas la précaution de nettoyer le tuyau en question, l'oxyde qui s'y forme et qui est soluble à l'eau finit par se trouver en assez grande quantité pour occasionner de fortes coliques aux personnes qui font usage de l'eau filtrée. On prévient ces accidents en nettoyant tous les six mois le petit tuyau de plomb, ce qui se fait en y introduisant une baguette mince, et en y versant ensuite de l'eau tiède en quantité suffisante pour entraîner l'oxyde qui n'aurait pas été expulsé par la baguette.



OUVRAGES DIVERS.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

Porte-allumettes dessiné sur la planche au n° 32.

Ce porte-allumettes est une charmante fantaisie que nous devons à M^{me} Helbronner. Il se fait sur bourdon d'or recouvert de cordonnet vert par un point de crochet. Le travail est le même que celui des dessous de lampe. Le bourdon s'enroule à partir du centre et va en élargissant et rétrécissant selon la forme du vase. Il se recouvre de mailles demi-bridées assez écartées pour laisser voir le bourdon entre chaque maille.

On commence en faisant quelques demi-bridées sur le bourdon, et on l'arrondit de manière à former un petit rond ; on continue en tournant toujours le bourdon et en le recouvrant de demi-bridées, que l'on rattache aux demi-bridées du rond fait antérieurement. A mesure que le rond s'agrandit, on fait quelques mailles de plus, que nous appellerons augmentations. On recouvre ainsi 7 ronds de bourdon qui forment le fond du vase. Ce fond a 5 centimètres de diamètre, il doit être très-plat. Alors on retourne son ouvrage pour faire le 8^e tour, et on fait quelques diminutions qui se continuent aux trois tours suivants. Ces diminutions doivent resserrer assez pour former le pied du vase. Ensuite on recommence les augmentations pendant 4 tours, puis 6 tours réguliers, et enfin pour terminer 4 tours avec des diminutions.

Pour la bordure : on commence par fixer le bourdon dans les mailles de cordonnet vert qui se trouvent au bord du petit vase après l'avoir recouvert de quelques mailles demi-bridées de cordonnet rouge, et on le tourne assez fortement entre les doigts, de manière à lui faire former des zigzags qui se rattachent de distance en distance, en laissant 3 mailles d'intervalle entre chaque zigzag. Sur cette bordure on ajoute une petite garniture qui se fait avec du fil d'or fin et qu'on exécute en faisant 3 mailles chaînettes et une demi-bridge reprise dans le cordonnet rouge. Tout le tour se fait de même.

Les petites fleurs et les tiges qui ornent le vase se font à part au crochet avec du cordonnet rouge, et s'ajoutent ensuite à l'aiguille. Il en faut six.

Pour chaque fleur on fait 12 mailles chaînettes, qu'on réunit en rond, et dans chaque maille il faut 6 brides. La fleur terminée, on l'entoure d'un cercle d'or en faisant une maille chaînette avec du fil d'or très-fin. Les tiges qui réunissent les fleurs sont d'une exécution facile ; il suffit de faire 35 mailles chaînettes au milieu desquelles on forme deux petites boucles pour les feuilles. On ajoute une petite perle blanche dans l'intérieur de chaque feuille.

**Pochette dessinée sur la planche au n° 10.**

Cette pochette est destinée à serrer un petit ouvrage et ses accessoires. On en fait toujours beaucoup, sur drap, velours, soie ; mais les plus nouvelles se font sur cuir de Russie. On les brode en soutache. Pour les rendre plus riches on coud une soutache de couleur sur le trait du dessin, en ajoutant une soutache d'or de chaque côté. L'intérieur de la pochette se double de soie, et du côté où se trouve le n° 10 on forme une petite poche. Elle se plie comme un portefeuille et on la ferme par une bride et un bouton.



TRICOT.

Capeline dessinée sur la planche au n° 51.

Cette coiffure est très-commode pour les personnes qui habitent la campagne, surtout au moment où les soirées commencent à devenir fraîches; l'hiver aussi elle sera très-utile pour sortie de bal ou de soirée.

Pour faire cette capeline il faut de la belle laine de Berlin, 5 fils, avec des aiguilles en bois ou en ivoire d'un centimètre de circonférence. On emploie deux nuances de laine, que l'on varie selon son goût. Celle que nous expliquons est blanche et rose.

Le devant, qui forme revers, et le bavolet se font en laine blanche, le fond et le feston du bord en laine rose. Le travail est on ne peut plus facile, puisque c'est le tricot uni; toujours à l'endroit comme les jarretières. Il ne faut donc que deux aiguilles à tricoter.

On monte 94 mailles avec la laine blanche et l'on fait de suite 25 tours. Cette bande doit avoir 60 centimètres de longueur sur 7 de hauteur; c'est ce qui forme le revers de la capeline: maintenant de chaque côté de l'aiguille on arrête 14 mailles, absolument comme pour terminer une jarretière; puis on prend la laine rose et on continue à tricoter les 66 mailles du milieu pendant 52 tours. Au 53^e tour on fait 25 mailles, 1 rétréci, 12 mailles, 1 rétréci, 25 mailles. Il faut 30 tours avec les mêmes diminutions qui doivent se trouver au-dessous les unes des autres, en laissant toujours 12 mailles d'intervalle entre elles. Ceci terminé, on relève de chaque côté de son aiguille toutes les mailles des lisières roses; pour faire la coulisse, on commence par 17 mailles unies, 1 jeté triple, c'est-à-dire tourner la laine sur l'aiguille jusqu'à trois fois: ces jetés triples se répètent 14 fois et sont séparés par 3 mailles. Le tour se termine par 17 mailles. Au tour suivant on glisse sur l'aiguille la grande maille formée par le jeté triple. A l'autre tour on a soin de relever la bride avec la grande maille et de les tricoter ensemble, afin d'en faire une seule maille. On termine la coulisse par 2 tours unis. Pour faire le bavolet, il faut prendre la laine blanche et faire 25 tours, puis arrêter comme les jarretières. Ensuite on réunit par un point de surjet les deux côtés du bavolet aux 14 mailles arrêtées dès le commencement.

Cette capeline est entourée d'un feston à jour que l'on exécute avec la laine rose, en faisant 6 mailles chaînettes et 1 demi-bride reprise dans les mailles blanches et en laissant 3 mailles d'intervalle entre chaque demi-bride. Sur le revers et le bavolet on brode à la main des petites mouches noires pour imiter l'hermine. La capeline terminée, on passe du ruban de taffetas rose dans la coulisse avec un gros nœud, puis on coud deux brides du même ruban.

**EXPLICATION DES PATRONS.****LINGERIE.****Chemise d'enfant de cinq mois à un an, dessinée sur la planche au n° 7.**

Cette petite chemise se brode sur baliste ou jaconas. Le patron en est si simple qu'il ne demande aucune explication. Cependant, je crois utile de dire que le côté qui s'arrête à l'entournure de la manche se taille exactement comme l'autre, et qu'on les réunit par une couture à l'anglaise. On pose une petite coulisse entre le bord d'œillets et la broderie.



Col et manchette Parisiens, dessinés sur la planche n° 1 et 4.

Le col et les manchettes se brodent sur mousseline au feston point de rose, séparé par un petit entre-deux valenciennes nommé engrelure. M. Himmes en a fait faire de plusieurs dispositions : nous lui devons cette nouveauté, qui a déjà beaucoup de succès.

On commence par bâtir l'engrelure et en brodant on la prend dans le pied du feston. Le col terminé, on l'entoure de la bande double feston n° 3, qui doit être à peine soutenue, et pour que les coins ne soient pas trop francs, on se sert de celui qui est disposé exprès au n° 4. La même garniture s'ajoute à la manchette.

**Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.**

- | | |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Mouchoir plumetis ou point de plume avec le chiffre <i>L. J.</i> Les jours sont indiqués par des petits points dans l'intérieur des marguerites et des roses. Ce mouchoir est d'un très-joli effet, il se brode sur batiste linon, carré de 54 cent., coton n° 30 pour bourrer et 60 pour broder. Il se garnit d'une valenciennes. 2. Col guipure. Feston. (Petite encolure.) 3. Col feston et œillets ombrés. (Grande encolure.) 4. Bande assortie au col. 5. Entre-deux assorti au col. 6. Moitié d'un col à poignet pour deuil, sur crêpe noir ou blanc brodé de soie noire. Ce dessin peut servir pour col du matin. 7. Bande assortie au col, feston et pois. 8. Col sur brisure pour deuil, sur crêpe double, cordonnet et plumetis. 9. Manchette relevée assortie au col. | <ol style="list-style-type: none"> 10. Pochette (<i>Voir aux ouvrages.</i>) Les lettres <i>M. J. R.</i> se font au plumetis. 11. Dessin au passé pour pelote, essuie-plumes. 12. Ecusson plumetis avec les lettres <i>A. P.</i> et une couronne de comte. 13. <i>R. H. R.</i> enlacés. Plumetis. 14. <i>A. B.</i> Id. Id. 15. <i>A. G.</i> Id. Id. 16. <i>M. P.</i> Plumetis avec une ancre de marine. 17. <i>A. R.</i> Id. Id. 17. <i>A. V.</i> enlacés. Plumetis avec une couronne de baron. 18. <i>A. J.</i> enlacés. Plumetis. 20. <i>L. A.</i> Id. Id. 21. <i>J. M.</i> Plumetis. 22. <i>L. C.</i> Id. 23. <i>M. W.</i> Id. 24. <i>B. D.</i> Id. 25. <i>C. M.</i> Id. 26. <i>R. G.</i> Id. 27. <i>C. V.</i> Id. |
|---|--|

**Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.**

- | | |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Col parisien au feston. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) 2. Manchette relevée assortie au col. (<i>Id.</i>) 3. Bande pour la garniture. (<i>Id.</i>) 4. Coin. (<i>Id.</i>) 5. Col brisure, feston et pois, sur mousseline ou nansouk; l'étoffe est double entre les festons où sont les pois, et simple dans les intervalles unis. Ce genre de broderie est très à la mode pour col du matin. 6. Manchette relevée, assortie au col. | <ol style="list-style-type: none"> 7. Chemise d'enfant, œillets et broderie anglaise. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) 8. Mouchoir plumetis pour jeune fille. Il se brode sur Pourlet; on fait à volonté des pois ou des œillets. Les traits tracés de chaque côté des pois indiquent les endroits où l'étoffe doit être double. On découpe seulement autour de la rosette intérieure. 9. Ecusson assorti avec lettres <i>A. L.</i> 10. Béguin au feston, pour enfant du premier âge. Il faut un second côté sembla- |
|---|---|

- ble. Ce petit objet de layette se fait toujours en toile.
- | | | | |
|---|----------------------------------|----------------------|-----------|
| 11. Passe du béguin. | 20. M. B. | Id. | Pois. |
| 12. Porte-monnaie au passé sur velours ou cuir de Russie. | 21. B. M. | Id. | Plumetis. |
| 13. Ecusson, plumetis et pois renfermant le nom de Marie. | 22. M. B. | Id. | Id. |
| 14. Ecusson plumetis avec les lettres E. C. | 23. E. T. | Id. | Id. |
| 15. Ecusson, plumetis et point d'armes avec les lettres C. J. | 24. C. C. T. | Id. | Id. |
| 16. F. J. C. Plumetis fleuri. | 25. F. B. | Id. | Id. |
| 17. Z. B. Enlacés. Plumetis et pois. | 26. W. B. | Plumetis. | |
| 18. B. C. Id. Plumetis. | 27. C. P. | Id. | |
| 19. V. B. Id. Id. | 28. C. J. | Id. | |
| | 29. D. E. | Id. | |
| | 30. H. M. | Id. | |
| | 31. Capeline tricotée. | (Voir aux Ouvrages.) | |
| | 32. Porte-allumettes au crochet. | (Voir aux Ouvrages.) | |

Explication de la gravure de modes.

TOILETTE DE JEUNE FEMME. Robe de taffetas à damiers. Quilles de taffetas bleu avec losanges de velours noir et boutons à grelots en velours. Chapeau de crêpe feutre avec plume frimée.

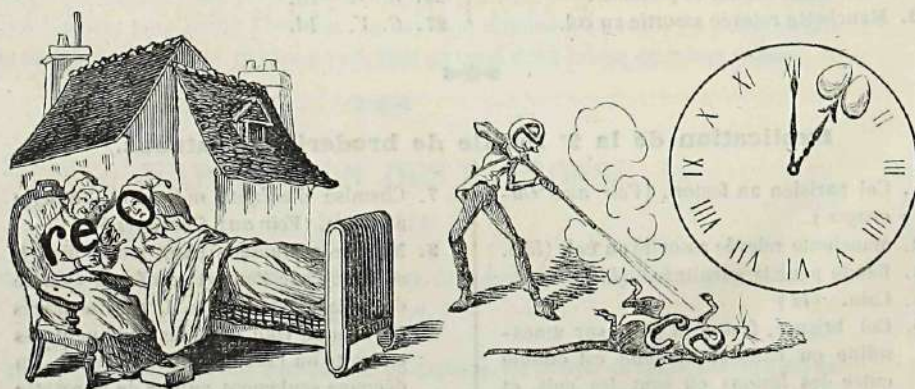
TOILETTE DE JEUNE FILLE. Robe de taffetas uni. Corsage sans basques, froncé à partir des pincettes et retenu par des entre-deux de guipure. Ceinture en ruban. Capote de tulle bouillonné recouverte d'une voilette ronde ornée d'une ruche.

COSTUME DE PETIT GARÇON en popeline gris perle orné de velours rouge. Casquette et gilet en peau mordorée.

Explication du Rébus du mois de Juillet.

La balançoire, le cheval fondu sont les divertissements de l'enfance.

REBUS



JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris



Gravé par G. de Cour, à Paris.

25 Août 1856.

MAGASIN DES DEMIOSELLES

10 Francs par an Paris 12 Francs par an Dép.^{te}

*Aquarelles
Sépias
Musique*

*Gravures sur acier
Gravures de modes
Capiosseries coloriées*

*Broderies
Pâtisseries
Crochet*

*Filés
Cricot
Ritua*

Bureaux du Journal 51 rue Taffite Paris